

peu de repos. Le lendemain matin, il demanda une voiture et un courrier pour le conduire à Méricourt; mais un refus catégorique lui fut opposé par le maître de l'hôtel: C'était la comble de l'imprudence, disait-il, d'aller se jeter au-devant de l'ennemi. Si l'on rencontrait ses éclaireurs, la voiture serait réquisitionnée et il ne la reverrait plus.

Gaston fit tous ses efforts pour persuader à l'hôtelier que ses craintes étaient exagérées, qu'il n'y avait, présentement, rien à craindre et qu'en tous cas, il se portait garant du dommage qui pourrait lui être causé; rien n'y fit. Les Picards sont têtus, ils en ont la réputation du moins, et Gaston ne put rien obtenir. A force de supplications et d'argent, un domestique de l'hôtel consentit à le conduire jusqu'à Cerisy-Gailly; mais, quant à aller plus loin, jamais.

— De deux maux, il faut choisir le moindre, dit la sagesse des nations. M. de Vaunaye accepta donc. Il eût voulu partir sur le moment même, mais la chose était impossible, nul cheval n'était libre et on ne pourrait disposer d'aucun avant la soirée. Il était plus de quatre heures de l'après-midi lorsque le départ eut lieu.

Cette voiture était une affreuse charrette, à moitié disloquée par les lourds fardeaux qu'elle avait portés et son long temps d'usage; on hissa les deux malles sur ce véhicule; Gaston se servit de son sac de voyage en guise de siège et l'on partit.

La nuit était venue lorsque les voyageurs arrivèrent aux premières maisons de Cerisy Gailly. La voiture s'arrêta à la première auberge à l'entrée du pays; les malles furent descendues et laissées dans la pièce d'entrée qui servait de cuisine; le cheval mangea l'avoine; le conducteur, soldé, repartit une demi-heure plus tard pour Villiers-Bretonneux.

L'auberge du Mouton-d'Or n'était pas une inconnue pour Gaston; il s'y arrêtait souvent, quand il allait à Amiens ou, en revenait; aussi Caslard Landrot, le maître de la maison, était-il pour lui plein de déférence.

— Votre serviteur, Monsieur de Vaunaye dit l'aubergiste à Gaston, en retirant respectueusement le bonnet de coton à raies rouges et bleues qui ornait son chef.

— Bonjour, Landrot, répondit le jeune homme.

— J'étais loin de songer que je vous verrais ce soir; je vous croyais toujours en Amérique.

— J'en arrive, ainsi que tu le vois.

— Mauvais moment, Monsieur Gaston, car avant trois jours ces damnés Allemands seront ici; ils marchent à grandes étapes sur Amiens, dit-on, et, malgré le brave Vogel qui commande la place, je crains bien que nous ne soyons écrasés par ces pillards.

— Bah! il ne faut pas désespérer.

— Toute la contrée est sans dessus dessous; on les a aperçus à Cartigny et à Voyennes, c'est vous dire qu'ils approchent.

— Nous leur ferons rebrousser chemin.

— Plut à Dieu! Vous couchez ici?

— Non, je dine seulement, et dans une heure, je partirai pour Méricourt; j'ai hâte de rentrer chez moi.

— J'ai vu vos domestiques la semaine dernière. Joseph venait faire un pas de conduite à son fils, rappelé sous les drapeaux.

— Je l'ignorais.

— Il ne croyait pas votre retour si prompt, et votre absence prolongée le désolait.

— Je le surprendrai agréablement ce soir.

— Pourquoi ne pas coucher ici? demain, dès la première heure, j'attèlerais Bijou à la carriole et je vous ramènerais à domicile.

— Impossible, mon cher Landrot, j'ai résolu de faire le trajet ce soir et rien ne pourra m'en empêcher.

— Mais vos malles?

— Tu les feras porter au château dans la matinée.

Tout en parlant avec l'aubergiste, Gaston était entré dans la petite salle qui avait vue sur la route; il se sentait capable de faire honneur au dîner préparé par le cordon bleu de l'auberge du Mouton-d'Or, le grand air ayant sensiblement aiguisé son appétit. Une servante mit une nappe de fine toile blanche sur la table, disposa le couvert, et fut chargée de veiller sur le service. De temps à autre, Landrot vint s'assurer lui-même que rien ne manquait au voyageur.

Lorsque le repas fut terminé, Gaston appela l'hôtelier:

— Il est entendu, n'est-ce pas, dit-il, que demain tu me feras parvenir ces deux malles?

— Avec ce sac de voyage? Vous aurez le tout avant midi.

— Ce sac, je l'emporte, repartit Gaston; il contient quelques menus objets de toilette dont j'aurai besoin en arrivant.

— Très bien; mais j'y pense, Monsieur de Vaunaye, êtes-vous armé?

— Non; à quoi bon pour faire trois kilomètres?

— A titre de précaution, simplement; si vous voulez mon revolver je le mets à votre disposition.

— Donne-le moi, alors; demain je te le rendrai au château.

Un instant après Gaston se mit en route.

IV

La nuit était froide et glaciale. Un rayon de lune jetait sa pâle lumière tamisée sur les campagnes environnantes; bientôt des nuages épais la déroberent à la terre; un silence de mort régnait dans toute la contrée; neuf heures allaient sonner à l'horloge de l'église.

Gaston, tenant son sac de voyage à la main, traversa le village et prit la route qui conduisait à Méricourt.

Il marchait d'un pas rapide, l'esprit préoccupé de tous les événements désastreux dont le récit parvenait à son oreille depuis sa rentrée en France. Quoique fatigué d'un si long voyage, il allait veiller toute la nuit pour mettre en lieu sûr ses valeurs, son sac de voyage, principalement, et ses bijoux de famille, dans le cas où l'ennemi mettrait à exécution son projet d'occuper Amiens et ses alentours.

Jusqu'alors M. de Vaunaye n'avait ajouté qu'une attention distraite aux dit-on du public; il savait de longue date combien un bruit répandu dans la foule s'amplifie à passer par tant de bouches; mais, à force de l'entendre répéter, le doute arrive, puis la possibilité apparaît, et bientôt, l'imagination aidant, les faits sont considérés comme certains avant qu'ils se soient réalisés.

Gaston en était maintenant convaincu, la lèpre de l'invasion atteindrait le chef-lieu de la Somme et cela avant la fin novembre peut-être; à moins qu'un miracle se produisît; à moins qu'une autre Geneviève n'arrêtât de nouveau les hordes d'Attila!

Trois jours suffiraient pour préserver son domaine et donner à ses gens les instructions nécessaires pendant le temps qu'il allait passer sous les drapeaux. Cette guerre n'était plus qu'une affaire de peu de semaines, après tout, car l'hiver arrivait à grands pas, et l'envahisseur comme le vaincu devaient souhaiter la paix. La France avait perdu la partie, soit; mais elle en avait jusqu'ici gagné tant d'autres que la balance, dans l'histoire des nations, penchait grandement encore à sa faveur.

Gaston arrivait à l'arc de cercle que décrit la Somme, à un kilomètre environ de Méricourt, lorsqu'il se vit tout à coup enveloppé par trois uhlands.

— Halte-là!... lui cria celui-ci qui commandait cette avant-garde, ou je vous brûle la cervelle...

Le tout dit dans le plus pur français.

M. de Vaunaye fit deux pas en arrière, tant sa surprise était grande; mais en soldat, habitué aux escarmouches, sa résolution fut vite prise, après s'être assuré qu'il n'avait affaire qu'à trois individus.

— Vous êtes bien M. de Vaunaye! lui dit en ricanant l'un des uhlands.

— Je porte ce nom, répondit Gaston. Après?

— Eh bien, Monsieur le baron, il est inutile que vous alliez jusqu'à votre château; il n'y a pas la plus petite place disponible en ce moment, cinq cents des nôtres s'y étant installés à la nuit tombante. Comme nous ne voulons pas, cependant, vous laisser couler à la belle étoile, vous devenez, dès cet instant, notre prisonnier et, à l'aube naissante, un train allemand vous donnera bon gîte et charmant séjour de l'autre côté du Rhin...

Gaston poussa un cri de rage et de vengeance.

— Prisonnier, moi! s'écria-t-il plein de colère. Ah! vous n'y pensez guère, vraiment!...

Et avant que les uhlands aient eu le temps de se reconnaître, M. de Vaunaye, arrachant de sa poche le revolver chargé que Landrot lui avait prêté une demi-heure auparavant, visa les Prussiens.

Pendant cinq minutes, ce fut une lutte horrible. En voyant tomber un de leurs camarades, les deux uhlands qui restaient ne commurent plus leur fureur; ils frappèrent de leurs sabres à gauche et à droite, tournant autour de l'intrépide Picard qui se défendait si vaillamment. Gaston déchargea deux fois encore son revolver, mais une balle seulement porta et le combat continua avec un nouvel acharnement. Grâce à la nuit profonde qui régnait à cet instant, et peut-être aussi à l'agilité prodigieuse de Gaston, les coups de l'assaillant tombaient à faux; un moment vint pourtant où il sentit son sang couler; résolu de mourir ou de vaincre, il lâcha de nouveau la terrible détente.

Le dernier Allemand s'affaissa; son cheval hennissant — auquel il était attaché — étant habitué à ce manège sanglant, partit à fond de train par le chemin qu'il avait suivi un instant auparavant.

— Vive la France! cria d'une voix affaiblie M. de Vaunaye.

Il n'eut que le temps d'achever cette exclamation patriotique avant de tomber épuisé sur le sol.

— Oh! je meurs, murmura-t-il, mais j'ai vengé mon pays!...

V

Une demi-heure à peine après cette scène nocturne, huit hommes de l'armée allemande, montés et armés jusqu'aux dents, arrivaient